

Comment vivent les filles de Laghmani ?

Les villageois de Laghmani sont des petits paysans qui cultivent principalement des pommes de terre, des céréales (blé, orge, maïs), des oignons, diverses herbes aromatiques, des tomates, poivrons, aubergines et autres légumes. Il y a aussi principalement des raisins et des mûres (du mûrier). Ils se mangent frais mais aussi séchés. Ces fruits secs permettent de faire des réserves pour l'hiver. Vendus, ils participent à un petit apport financier. Les familles les plus riches ont une vache, voire deux, au maximum. Le lait est immédiatement transformé en yaourts, éventuellement en crème ou beurre (aliment de luxe). Sans réfrigérateur le lait ne peut être conservé en tant que tel. En réalité, cela ne suffit pas pour nourrir la famille (qui est toujours très grande) et pourtant ils vendent une partie de ce lait pour faire entrer un peu d'argent.

En effet, ces familles ont besoin d'argent pour tenir pendant les mois d'hiver et pour les choses nécessaires : du bois qui coûte très cher car il y a très peu de forêts en Afghanistan, du sel, très rarement de la viande (réservée pour les fêtes), du riz, de l'huile ainsi que les autres aliments nécessaires, quand les réserves personnelles sont mangées.

Lorsque l'argent est épuisé, la famille emprunte à une autre famille ou encore ils ne mangent presque rien ou rien du tout ! J'ai rencontré cette situation la première fois que je me suis rendue dans les villages afghans. C'était en Juin, l'hiver avait été plus long que de coutume ; les premières récoltes tardaient, les réserves étaient épuisées et certaines familles n'avaient rien à manger.

La meilleure proximité pour s'approvisionner, ce sont les échoppes en bord de la route principale (goudronnée), à l'extérieur des villages (dont les rues ne sont pas goudronnées). Seuls les vendeurs hommes vendent aux seuls hommes puisque les femmes ne font pas les courses; Il y a aussi un grand bazar à environ 12 à 13 km à Tcharikar.

Les hommes sont responsables des gros travaux des champs, labourer (passer la charrue). Les femmes travaillent dans les jardins attenants à leur cour d'habitation. Elles y cultivent légumes et plantes aromatiques. Quant aux filles, elles sont dévolues à s'occuper très tôt des frères et sœurs, à aller chercher l'eau, apprendre à aider dans la cuisine, puis à réaliser le repas entier.

Les jeunes filles du projet. Celles qui participent aux travaux de broderie ont entre 12 et 18 ans. Elles étaient 6 en 2006. Progressivement, elles furent plus nombreuses au point de constituer presque la moitié des effectifs, soit bientôt une centaine. Elles sont peu nombreuses à savoir lire, restant analphabètes comme leur mère. Cependant ces dernières années la situation a évolué très rapidement car la nouvelle génération se rend à l'école. En effet cette génération des anciennes aurait pu aller à l'école

- s'il n'y avait pas eu la guerre
- si l'école n'était pas si loin
- si le père en avait eu l'idée (et donné l'autorisation).

Actuellement, la guerre est finie, l'école est obligatoire mais elle est toujours trop éloignée et tous les parents ne se sentent pas concernés par l'éducation scolaire de leur fille. Bien que les mères insistent souvent, ce sont les pères qui prennent la décision. Ils estiment que femmes et filles n'ont pas besoin de savoir lire et écrire puisqu'elles sont seulement destinées à mettre des

enfants au monde et à les élever. Et maintenant les filles (femmes) qui auraient dû aller à l'école pendant la guerre sont trop âgées pour récupérer ces années perdues.

Le projet d'alphabétisation : À partir de 2007, il nous a été possible de réitérer un projet d'alphabétisation mis en place des Américains et même d'utiliser leurs manuels scolaires. Le principal avantage était la proximité de la classe d'alphabétisation. Elle avait lieu directement dans le village, sans ce long chemin à parcourir. Les filles ont peu participé à ce programme pendant 3 années. Elles devaient aussi avoir au moins 12 ans. Pourquoi s'imposer cette limite d'âge ? Parce que nous ne voulions pas faire de concurrence à l'école publique obligatoire. Nous ne voulions pas que leur père dise « Tu vas pas à l'école qui est trop loin, participe donc à ce cours. Ce sont 93 filles de 4 villages qui participèrent à ce programme dans 4 classes (1/village). Dans chaque village une femme fut choisie car elle savait assez lire et écrire pour être professeure et enseigner la lecture, les mathématiques, le Coran et le Dari (une sorte de persan – une des langues officielles). Les cours avaient lieu à la maison de la professeure à raison de 2 h/ jour, 6 jours / semaine, sans congés scolaires... seulement pour les jours fériés officiels. C'est à ce rythme qu'elles ont récupéré le programme des 4 premières années de la primaire, en 20 mois. A ce moment-là, les filles savaient lire et écrire couramment mais elles demandèrent à poursuivre. Ce cours d'alphabétisation dura 3 années en tout. Mais la D.A.I. décida d'arrêter car entre temps trop de filles avaient été fiancées ou mariées, elles ne pouvaient se rendre au cours et il n'y avait plus assez d'élèves.

La réalité actuelle En ce qui concerne les garçons, ils se rendent à l'école pratiquement, systématiquement (sauf au moment des gros travaux dans les champs, pour aider leur père). Lorsque l'école n'est pas trop éloignée la nouvelle génération de filles se rend à l'école. Elles y vont en général jusqu'à la fin du primaire car une fois qu'elles sont pubères, il est encore rare que le père les y autorise.

Fin 2011, ce sont 5 filles brodeuses qui avaient fait toute leur scolarité. Hasard ? Ces 3 filles, Maleha, Fatemah et Palwasha, sont orphelines de père. Palwasha s'est mariée avant la fin du dernier examen mais elle a cependant été autorisée à aller à l'école jusqu'à la fin de l'année scolaire (fin novembre), sa famille et belle-famille étant d'accord. Maleha s'est mariée au printemps 2012, elle a quitté son village pour aller vivre dans sa belle-famille et ce de fait elle ne brode plus dans le cadre du projet. Fatemah est la seule à avoir commencé en 2012 des études de 2 ans pour devenir professeure des écoles ; Elle aurait souhaité faire des études pour devenir médecin, mais elle n'a pas réussi l'examen d'entrée. Cela n'a pas été facile : imaginez, marcher environ 1 km pour rejoindre la route principale, prendre un rickshaw (sorte de petit taxi) et faire 12 km jusqu'à l'Université. Elle avait beaucoup de devoirs à faire, beaucoup plus que ce dont elle avait l'habitude au lycée. Elle disait avoir souvent mal à la tête. En novembre 2013, elle termine ses études et commencera à travailler, en principe en mars 2014 dans un village de la plaine. Elle continue à broder. Notre association, D.A.I., l'a soutenue à raison de 30€/mois pour ses frais de taxi et le matériel scolaire pendant les 2 années d'études.

Shila et ses 4 filles ; La plus âgée de ses fille, Jila est aussi une brodeuse. Pour Shila, mariée très jeune, la vie dans sa belle-famille avait été difficile. Donc, son souhait le plus cher était que ses filles vivaient une vie plus heureuse que la sienne. Pour cela il lui a fallu des années pour convaincre son mari d'envoyer leurs filles à l'école et qu'il finisse par accepter ! Son argument ? « Mais que vont penser et dire les membres de la famille ? ». Elles allaient à l'époque à l'école coranique ; puis enfin, il accepta qu'elles se rendent à l'école publique mais que jusqu'à la fin du

primaire. Et puis plus tard, il changea encore d'avis et autorisa ses filles à continuer leurs études dans les chasses supérieures.

Comment les filles apprennent-elles à broder ? C'est grâce à la complicité de la mère, d'une tante ou d'une grande sœur que les filles acquièrent les premiers rudiments de broderie. Si certaines apprennent très vite (mais jamais assez vite estiment-elles, car elles se comparent avec les plus âgées et expérimentées) d'autres se sont essayées et ont dû renoncer. Chaque fille peut se présenter dès l'âge de 12 ans au concours. Les plus jeunes ne sont autorisées qu'à broder 10 carrés/trimestre. J'ai demandé à chacune et j'ai été étonnée et heureuse d'apprendre que chacune peut garder l'argent gagné. Elle ne doit le remettre ni au père ni à la mère. C'est vraiment un argent personnel qui lui permet d'acquérir ce qu'elle désire (en particulier un téléphone portable !).